

Images du réel

Number 232, July–August 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48122ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2004). Review of [Images du réel]. *Séquences*, (232), 38–41.

CE QU'IL RESTE DE NOUS

Il n'arrive pas souvent que l'on ait à passer au détecteur de métaux avant d'entrer dans une salle de cinéma. Il est encore plus rare d'être surveillé par un agent muni d'une caméra à infrarouge pendant la projection. C'est pourtant ce qui est arrivé lors des présentations du film de Hugo Latulipe et François Prévost (participants de la Course destination monde 1994-95), **Ce qu'il reste de nous**. C'est que le sujet est délicat : les gens apparaissant à l'écran pourraient être reconnus par le gouvernement chinois qui exerce une répression féroce sur le peuple tibétain.

En compagnie de Kalsang Dolma, copine de Prévost et elle-même originaire du Tibet, ils ont visité à plusieurs reprises ce pays maintenu sous le joug chinois depuis son annexion par Mao dans les années 50. Patiemment, ils ont approché les gens qui leur répétaient que leur seul espoir résidait dans le retour d'exil de leur chef spirituel, le Dalaï-Lama. Les cinéastes ont donc obtenu une audience auprès de celui-ci en Inde puis sont retournés au Tibet, porteurs d'un message de résistance passive sur support vidéo. Le film montre les réactions des assiégés.

On dit souvent que le cinéma est principalement une affaire de regard. **Ce qu'il reste de nous** en témoigne une fois de plus. Si les commentaires des récepteurs du message sont laconiques, leurs regards tour à tour empreints de dévotion, amusés, inquiets des bruits venant de l'extérieur, expriment mieux que tout l'espoir et la détresse que certains arrivent à exprimer en mots.

Michael Hogan

Canada (Québec) 2004, 80 minutes — Réal. : Hugo Latulipe, François Prévost — Scén. : Hugo Latulipe, François Prévost, Kalsang Doma — Avec : Kalsang Doma — Dist. : ONF.



THE CORPORATION

La « corporation », disent les auteurs du film, est aujourd'hui une institution dominante comme l'ont été à d'autres époques, la religion, la monarchie ou le communisme. Le postulat n'est pas des plus surprenants. Mais dès les premières minutes, on est emporté par la démonstration saisissante : des images tournées à travers les États-Unis, des kilomètres d'archives télé, de films, de documents éducatifs ou corporatifs, une kyrielle de PDG, d'intellectuels conservateurs (Michael Walker, de l'Institut Fraser, Milton Friedman...) ou de gauche et militants (Noam Chomsky, Jeremy Rifkin, Naomi Klein, Michael Moore...), des philosophes, des courtiers à la bourse, un espion industriel.... Le tout mené tambour battant dans un déferlement d'images et de musique, où le sens de l'humour et de la dérision empêche de céder à la dépression profonde.

Une des premières surprises que nous réserve le film concerne l'origine de la corporation en tant que *personne légale*. À la fin de la guerre de Sécession, le 14^e amendement à la Constitution, reconnaissait aux Afro-Américains libérés de l'esclavage le statut de personne légale. Des gens d'affaires y ont saisi l'occasion de prétendre à ce statut pour la corporation et de réclamer les droits qui lui sont attachés : droit à la vie, à la liberté, à la propriété. Dans les années suivantes, 307 plaintes ont été déposées pour non respect du 14^e amendement : 288 venaient de corporations et seulement 19 étaient déposées par des Afro-Américains ! Ainsi, pendant la guerre, 600 000 personnes ont perdu la vie pour la reconnaissance de ces droits humains qui ont finalement profité aux grandes entreprises. Depuis lors, les gestionnaires, déresponsabilisés des agissements de la corporation, se concentrent sur leur seule préoccupation : rentabiliser les investissements des actionnaires sans égard pour les intérêts de la société civile et pour le bien commun.

Piller, gaspiller, empocher sans états d'âme

Monsanto commercialise une hormone pour augmenter le rendement des vaches laitières. Pourtant, selon Rifkin, les États-Unis sont déjà aux prises avec une surproduction de lait et achètent les surplus des éleveurs laitiers américains pour leur éviter la faillite. Toujours est-il que les vaches ainsi traitées sont sensibles aux infections. On leur injecte donc des antibiotiques... qui se retrouvent dans le lait consommé par les enfants. De tels traficotages seraient responsables de malformations génétiques chez les bébés et d'une épidémie de cancer : un homme sur deux et une femme sur trois en souffriront au cours de leur vie.

Et ces histoires d'horreur se bousculent. Un courtier jure que tous ses collègues de la Bourse ont pensé, comme lui, que l'attentat



du 11 septembre aurait pour effet d'augmenter le cours de l'or... une bonne affaire pour ses clients ! En Colombie, la compagnie Bechtel s'est approprié... l'eau de pluie et a interdit aux fermiers de la recueillir ! Une femme explique, tout sourire, comment on a recours à des psychologues pour inculquer aux enfants des réflexes de consommateurs.

Une trouvaille des cinéastes a été d'interroger un médecin spécialiste, consultant du FBI. Passant en revue les critères qui permettent de poser un tel diagnostic (manque de conscience morale, indifférence aux souffrances causées à autrui, incapacité à éprouver de la culpabilité...), le médecin conclut que la corporation montre tous les symptômes d'un être psychopathe.

Pendant les deux heures trente que dure le film, une quarantaine de personnes défilent en entrevues sans que le public semble se lasser. Ce qui montre bien que malgré ce qu'on en dit, les têtes parlantes ne sont pas nécessairement à proscrire en documentaire. Ici, les cinéastes ont recours à un montage habilement rythmé et aux ressources cinématographiques propres au documentaire. Un de ces dispositifs est l'illustration au premier degré des propos tenus par les intervenants. Quelqu'un emploie-t-il la métaphore des premiers essais de machines volantes ? Et hop ! Voilà des archives d'hommes intrépides qui se cassent la figure, empêtrés dans leurs ailes mécaniques. Ailleurs, les cinéastes superposent un tir de tarte à la crème aux propos de l'économiste Milton Friedman. Ou encore, expliquant qu'une compagnie détient des droits sur la chanson *Happy Birthday* (eh oui !), ils montrent des enfants autour d'un gâteau d'anniversaire, entonnant l'air célèbre. Il ne manque que la bande sonore ! Ces procédés, utilisés judicieusement, atteignent leur objectif. Ils démontrent en tout cas que le documentaire se joue des recettes et des interdits lorsqu'il est animé par un contenu fouillé, un point de vue fort et une maîtrise du langage cinématographique.

Mark Achbar, Jennifer Abbott et Joel Bakan signent ici un manifeste percutant qui emporte l'adhésion des spectateurs comme le démontre leur collection de « prix du public » à Sundance, Toronto, Vancouver et Calgary, en plus du Prix Joris Ivens au Festival documentaire d'Amsterdam.

Diane Poitras

■ Canada 2003, 145 minutes — Réal. : Jennifer Abbott, Mark Achbar — Scén. : Joel Bakan, Harold Crooks — Dist. : Mongrel.



Mon ami Michel

MAYOR OF THE SUNSET STRIP

Rodney Bingenheimer est une figure mythique et surtout emblématique de la culture musicale américaine. Des débuts tonitruants de sa célèbre boîte de nuit, le *English* disco, où il frayaient avec les plus grandes stars du moment (David Bowie, Iggy Pop, Led Zeppelin...) en passant par ses moments de gloire à l'antenne de l'historique KROQ (où il fut pendant de nombreuses années l'un des D.J. les plus connus et reconnus à travers le monde), Bingenheimer a eu l'instinct mais surtout la volonté quasi viscérale de continuellement se mettre là où la célébrité battait son plein. Malgré une réalisation parfois boulimique (musique surabondante, manque évident de sobriété et d'épure dans la construction du récit...), George Hickenlooper (coscénariste de *Hearts of Darkness: A Filmmaker's Apocalypse*) parvient à cerner la solitude de ce personnage complexe et fascinant, à la fois timoré, introverti et exhibitionniste, qui a cherché toute sa vie durant, à travers le *star system*, la famille et l'importance qu'il n'a jamais eues. Hickenlooper nous montre, en bout de ligne, un homme sur le déclin, terriblement seul, qui semble crier en sourdine *ma vie est un simulacre*, perdu dans un milieu où l'amitié et l'amour n'existent apparemment que l'instant d'une photographie, prise sur le vif pour tapisser la couverture d'un magazine à numéro, question de vendre du rêve, encore et encore.



Simon Beaulieu

■ États-Unis 2004, 94 minutes — Réal. : George Hickenlooper — Scén. : George Hickenlooper — Avec : Rodney Bingenheimer, David Bowie, Debbie Harry, Courtney Love, Cher, Nancy Sinatra, Mick Jagger, Robert Plant — Dist. : Alliance.

MON AMI MICHEL

Jean-Pierre, cinéaste québécois, rend visite à son domicile à Michel, un confrère et ami, son grand frère, dira-t-il plus tard. Celui-ci ne le reconnaît que difficilement et sa compagne Édith doit l'aider à comprendre ce qui se passe avec cette petite vidéo-caméra qui le filme et le scrute. Michel Moreau avait auparavant demandé à Jean-Pierre Lefebvre, souvent cinéaste des blessures intérieures de filmer la lente mainmise de la maladie d'Alzheimer sur son corps et son cerveau. Chaque épisode de cette vie réécrite maintenant par la maladie, est datée et préfacée par une œuvre peinte de Michel Moreau qui garde malgré tout cet amour de la chose picturale qu'il cultiva naguère à l'école professionnelle. L'importance des autres amis, du soutien psycho-éducatif et de toute sa famille est montrée par petites touches et l'œuvre atteint à certains moments la force de *Nick's Film - Lightning Over Water* de Wim Wenders sur la dernière année de Nicholas Ray, et j'ai été étonné d'apprendre, après l'avoir vu au dernier Festival du film sur l'art où il avait pleinement sa place, que ce film avait été refusé aux derniers Rendez-vous du cinéma québécois.

Luc Chaput

■ Canada [Québec] 2004, 98 minutes — Réal. : Jean-Pierre Lefebvre — Scén. : Jean-Pierre Lefebvre — Avec : Michel Moreau, Édith Fournier, Jean-Pierre Lefebvre, Gérard Bélanger, Nicole Brosseau, François Aboussouan — Dist. : Cinéma Libre.

NI ROSE, NI BLEU

Dans les temps actuels où l'on parle beaucoup de crise de l'identité masculine de l'homme québécois, le réalisateur Joël Bertomeu signe ici un documentaire pour le moins percutant qui relève d'une expérience autant humaine que cinématographique.

Douze hommes de divers milieux, âgés entre vingt et soixante ans, s'isolent durant cinq jours dans un camp de pêche pour mieux se retrouver. Sous la direction d'un animateur, cet atelier de croissance personnelle les amène à sortir littéralement de leur zone de confort, à confronter leur ombre, à se questionner sur leur identité et leur image d'homme. La caméra les suit dans l'action où chacun participe à des exercices de compétition, de jeux physiques, d'introspection et de valorisation du corps. Ce cinéma-vérité qui peut s'apparenter à la thérapie du *rebirth* s'inscrit dans un contexte très particulier de par la profondeur et la volonté d'authenticité de tous les participants qui sous-tendent le processus même de cette quête. L'accent est mis sur certains personnages qui, pris au cœur de l'intensité du moment, font abstraction de la présence de la caméra pour vivre pleinement leurs émotions. Il y a tout de même un certain malaise à voir ces hommes plonger à fond dans leurs blessures prenant racine dans l'enfance et qui révèlent leur fragilité mais surtout toute leur humanité. Si la relation avec la mère est évoquée de manière très intense par une séquence de confrontation avec quelques-unes d'entre elles, le rapport avec le père est malheureusement évacué du propos. De facture plutôt classique avec des images de nature sauvage comme liens de transition aux différents segments, *Ni rose, ni bleu* a le grand mérite de montrer des hommes qui s'ouvrent à leurs émotions et tentent avec courage et noblesse de devenir de meilleurs êtres humains.

Louise-Véronique Sicotte

■ Canada [Québec] 2004, 100 minutes — Réal. : Joël Bertomeu — Scén. : Joël Bertomeu — Avec : Luc Lacroix, Daniel Beaudet, André Grenier, Ian Oliveri, André Hardy — Contact : Adobe.



PENDANT QUE COURT L'ASSASSIN

Depuis ses débuts, la guerre des motards a fait environ cent soixante morts dont vingt personnes innocentes. D'autres (jeunes, journalistes, serveuses de bar) ont survécu à des *bavures* ou s'accrochent simplement à la vie depuis la mort d'un proche. À ce jour, aucun assassin n'a été inculpé. En 2001, certaines de ces victimes rescapées ou de leur famille ont formé le Regroupement des innocentes victimes du crime organisé afin d'attirer l'attention des autorités sur leur drame. *Pendant que court l'assassin*, (Magnus Isaacson — *Opération Salami*) retrace deux ans du combat de cette association contre l'injustice.

Le RIVCO exige entre autres que soit remaniée la Loi sur l'indemnisation des victimes d'actes criminels. En effet, cette loi prévoit une indemnisation des victimes directes ou des témoins oculaires mais aucune pour les proches dont la vie a été brisée par ces événements. En outre, elle ne considère pas différemment la situation de victime innocente. Le RIVCO a contre lui tout l'immobilisme de l'appareil judiciaire et l'inattention des journalistes qui ne voient bien souvent rien à couvrir là où il n'y a plus d'action... Il a cependant de son côté l'avocat Marc Bellemare qui l'a représenté avant de devenir ministre et qui semble avoir tenté de faire avancer le dossier lorsqu'il faisait partie du gouvernement. Également du côté des alliés : la révolte et la rigueur d'un cinéaste pour qui il ne s'agit pas seulement d'étaler le drame sur l'écran mais aussi la part d'humanité qui se cache derrière les déchirements et les espoirs qui renaissent ensuite.

Michael Hogan

■ Canada (Québec) 2004, 100 minutes — Réal. : Magnus Isaacson — Scén. : Magnus Isaacson — Avec : Josée-Anne Desrochers, Hélène Brunet, Michelle Laforest, Robert Monastesse, Marc Bellemare — Dist. : Cinéma Libre.

WHEEL OF TIME

Étant bien connu pour son intérêt marqué pour les expériences mystiques, on peut penser que le réalisateur Werner Herzog (*Ennemis intimes*, 1998) a vite été séduit par cette idée de filmer certains des rituels les plus sacrés du bouddhisme. *Wheel of Time* nous transporte d'abord à Bodh Gaya en Inde où un demi million de pèlerins convergent pour célébrer le rite d'initiation Kalachakra (adoration de l'arbre où Siddhartha a connu l'illumination et confection du mandala, une peinture de sable labyrinthique). Se rendre au sanctuaire n'est pas une mince affaire et certains multiplient la difficulté en effectuant une prosternation, tous les trois pas (l'un des convives a mis plus de trois ans à faire le voyage). Le réalisateur a réussi à filmer les événements, comme les magnifiques paysages, avec distance et respect, et le commentaire (qu'il dit lui-même) donne l'impression que son périple lui enseigne des choses en même temps que nous.

La seconde partie offre une reprise du rituel mais cette fois tenu en Autriche. Il est assez étrange de voir tous ces occidentaux se livrer à une ferveur étrangère à leur culture. Ici, Herzog ne manque d'ailleurs pas l'occasion de faire quelques clins d'œil et l'on peut croire que cette mise en apposition cherche surtout à mettre en valeur l'idée de tolérance, essentielle au bouddhisme. Les entrevues avec le Dalaï-Lama qui ont émaillé tout le film prennent ici un sens moins philosophique, plus axé sur la connaissance des rites étrangers pour atteindre à la paix. Car *Wheel of Time* est un manifeste pour la paix universelle.

Michael Hogan

■ Allemagne 2003, 81 minutes — Réal. : Werner Herzog — Scén. : Werner Herzog — Avec : le Dalaï Lama — Contact :

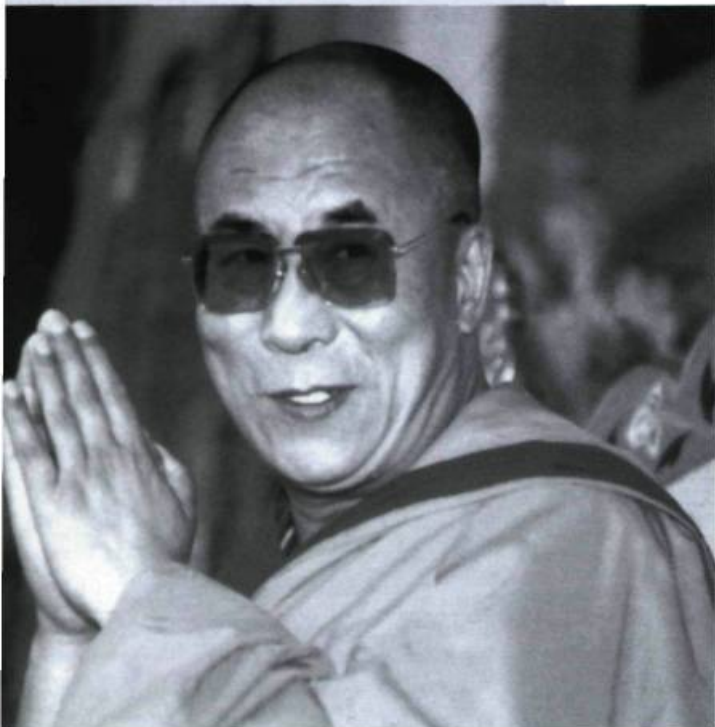


photo: Alain Tremblay

ZÉRO TOLÉRANCE

L'un des intervenants du nouveau documentaire de Michka Saäl est Maurice Chalom, québécois d'origine française et travailleur social. À un moment donné, il raconte qu'il a été la cible de propos racistes de la part de ses patrons. Ces derniers lui auraient dit qu'à leurs yeux, il représente deux irritants « ton accent et tes origines juives ». Ils auraient ajouter que « les juifs doivent rester silencieux ».

Mais ce n'est là qu'un des nombreux détails significatifs dans *Zéro Tolérance*. Car ce documentaire est surtout un constat contre la brutalité policière, qu'elle soit verbale ou physique, envers les jeunes, notamment les Noirs, les Latinos, les Arabes et les Asiatiques.

D'origine tunisienne, depuis longtemps intéressée aux relations interculturelles (*L'Arbre qui dort rêve à ses racines*/1992, *La Position de l'escargot*/1998...), Saäl procède par mouvements saccadés; et tant mieux, parce que cette approche suscite la réaction et la complicité du spectateur. Ceci s'exprime surtout par la force des témoignages, tous aussi lucides que révélateurs.

Même dans les services de police, le racisme existe. Entre autres, une jeune policière noire rêvant de faire carrière dans le métier aurait été traitée de « nullité » par son supérieur. Il s'agit là d'une condition sociale anémique laissée à la dérive.

Saäl prend parti. Son opinion est claire, précise. Elle va droit au but. Elle ne laisse rien au passage. Sa dénonciation d'un système arbitraire dépasse les limites de la simple illustration. Alliant témoignages, scènes reconstituées, documentaire et performance rap, *Zéro Tolérance* renvoie au genre de documentaire qui vise avant tout à informer tout en faisant prendre conscience de la réalité. On appelle cela du cinéma d'intervention sociale. 

Élie Castiel

■ Canada [Québec] 2004, 76 minutes — Réal. : Michka Saäl — Scén. : Michka Saäl — Avec : Maurice Chalom, Badr Zouine, Junior Damas, Rafaël Perez, Liama Michelet, Tricia Henry, Yacine Belhadj — Image : Sylvestre Guidi — Mont. : Michel Giroux — Dist. : ONF.